

INTRODUCTION

ROGER BODART LE CŒUR TRIOMPHANT

par Florence Richter *et* François Ost

« Son inlassable activité de conférencier, de préfacier, de découvreur, ses multiples initiatives d'animateur, ses responsabilités dans le secteur des Lettres avaient fait de lui à la fois un personnage public, sinon officiel, et une silhouette en vue, sinon enviée, de notre vie intellectuelle.

Lecteur infatigable, merveilleusement cultivé, se faisant à tout et à tous avec une aisance déconcertante, brillant de l'intelligence la plus vive, n'évitant pas le paradoxe, orateur à la voix toute ensemble fragile et solide, séduisant, souriant, accueillant, important homme couvert d'auteurs (selon l'expression de Charles Du Bos), Roger Bodart était dans toute la force du terme, un homme heureux, un homme comblé à qui tout ce qu'il avait entrepris semblait avoir réussi (...).

Et cependant, une sorte de mystère l'enveloppe dès alors, que les commentaires les plus lucides ne percent pas à jour. On dirait que quelque chose d'inquiet, d'intense, peut-être de dramatique – qui affleure surtout en poésie – ne se fait pas entièrement entendre au degré de violence, d'urgence où le vit le poète (...).

Si c'était que ses contemporains, y compris ses amis, hésitent à le suivre là où il convie, devinant que la littérature est ici moins en cause que le sang et que l'âme ? Lui-même au reste ne favorise-t-il pas cette réserve ? (...) Celle-ci est une aventure humaine et spirituelle avant d'être une aventure littéraire (...) une aventure portée chez lui à l'incandescence qui deviendra, par là, exceptionnelle, (...) recherche de la sagesse. »

C'est Jean Tordeur qui décrit ainsi, avec acuité, son ami Roger Bodart, lorsqu'il lui succède à l'Académie en 1974. Et Pierre Mertens résume en une expression le poète : « Roger Bodart, l'homme généreux, le passeur, faisait l'amour avec les mots » (article du *Soir*, 1992). Avec l'humour vif et la capacité d'écoute, la générosité est une caractéristique sur laquelle s'accordent tous les témoignages consacrés à l'homme Roger Bodart.

*

Roger Bodart naît dans les Ardennes belges le 10 mars 1910, et dans sa vie comme dans son œuvre, la Nature demeure importante, autant que la rencontre avec d'autres cultures, peuples, arts et spiritualités. Son père est l'instituteur du village de Falmignoul, et il emmène son fils dans les forêts ou dans les grottes : « d'où nous rapportions des ossements d'animaux préhistoriques. Le premier personnage qui m'ait vraiment hanté, c'est l'homme d'avant l'histoire », écrit Roger Bodart. A sept ans, son père devient directeur de l'orphelinat de la place du Béguinage, à Bruxelles, qui donnera son inspiration au recueil *Le Tour*.

Poète, essayiste, avocat puis journaliste à l'I.N.R. (ancienne RTBF) et au *Soir*, académicien, directeur du Service des Lettres (où il a obtenu la création de bourses aux écrivains, et a anticipé la prise de conscience de la francophonie en créant le prix belgo-canadien), Roger Bodart fut aussi co-fondateur des Midis de la Poésie. Il a été l'époux de la romancière Marie-Thérèse Bodart, père de l'écrivaine Anne Richter, et grand-père de l'autrice Florence Richter.

Grand voyageur, il écrira notamment ses « Dialogues », que l'éditeur Samsa réédite, dans un second volume, en même temps que les poésies complètes : *Dialogues européens* (paru en 1950), réflexion sur les échanges littéraires entre les peuples ; *Dialogues africains* (1952), écho de son voyage au Congo où il rencontre notamment l'écrivain Paul Lomami Tshibamba, et s'intéresse à l'animisme ; *Mes Amériques* (1956), où il relate par exemple sa rencontre avec le physicien Robert Oppenheimer.

Roger Bodart est aussi l'auteur d'une trentaine d'essais et monographies sur l'art, consacrées par exemple à Marcel Thiry, Charles Plisnier, Verhaeren, Maeterlinck, et encore à Dubrunfaut ou au sculpteur Idel Ianchelevici.

*

Mais Roger Bodart est avant tout poète, auteur de dix recueils, enfin réédités ensemble, grâce à la vigilance et à l'audace du directeur de Samsa, Christian Lutz, brillant éditeur depuis quarante ans. Dix recueils, des *Mains tendues* (1930, préfacé par Léon Daudet), à la veine classique mais déjà personnelle et dynamique, jusqu'au recueil posthume, une prose poétique intitulée *Le Signe de Jonas* (1977).

En passant par *Office des Ténèbres* (1935), écrit après la mort de son père et où il reprend ce thème du « tout ce qui meurt tombe dans la vie » (selon la formule de Maeterlinck).

Puis la très charnelle *Tapisserie de Pénélope* (1946), qui contient aussi un somptueux *Propos sur la Connaissance poétique*, où Bodart fait l'éloge de la « poésie pleine », une poésie qui épouse le rythme du vivant, au contraire de la poésie pure et désincarnée, ou au contraire d'un art intellectuel, obsédé par la provocation et même dandy, comme on l'a beaucoup vu et lu, durant tout le turbulent xx^e siècle. Ce recueil contient des textes dédiés à l'épouse, souvent nommée « Thérèse » :

Mais voici que tu pars comme tu es venue
 Je ne baiserais plus longtemps ta bouche nue,
 Je ne voguerai plus dans l'eau de tes yeux pers,
 A sec sur le rivage ainsi qu'une pirogue,
 Qui va me rendre aux flots où mon désir se perd ?
 J'ai soif de toi comme un qu'on prive de sa drogue.
 Je m'éveille la nuit, mes lèvres sur tes seins,
 Ton corps fuit, grand pays dont mon corps se souvient,
 Dont j'ai sondé les profondeurs voluptueuses,
 Et sur ma langue reste un goût de tubéreuse.

Ensuite l'étonnant *Chevalier à la Charrette* (1953, éd. Houyoux), où le style se décante, le verbe se réduit parfois à quelques mots teintés d'ironie, comme dans l'incroyable et long poème *L'immonde* qui décrit... les travers de l'humanité. Ce recueil a été rédigé vers l'âge de *Quarante ans* (titre du premier poème du recueil). On peut par exemple y lire *Dictons* :

Piste a piéton
Vent a piston

Beauté Platon
Rat rogaton

Château feston
Haie hanneton

Ville a béton
Marcheur bâton

Gueux a croûton
Chef a menton
Moi mes dictons.

Cinq ans plus tard : *Le Nègre de Chicago* (1958, éd. Seghers, Paris), dont Pierre Mertens dit « qu'il a le ton de la lucidité et de l'absence de préjugés » (article du *Soir*, 1992), et que Marcel Thiry qualifiera de « longue litanie disant le catéchisme d'un sombre savoir ». Et Jean Tordeur d'ajouter : « Sombre savoir du Blanc, dont toute la connaissance ne l'a rapproché ni du bonheur ni de la connaissance, sombre mais lustral savoir du Noir qui, dans l'enfer de l'immense cité, irradie aux yeux du poète, une réponse primitive que nous avons perdue » :

Toi le gardien des choses coutumières
Tu es le Noir qui porte la lumière
Et moi, le Blanc, je suis le fossoyeur

Rappelons que Bodart, quelques années plus tôt, a publié ses *Dialogues africains* (1952), où il écrit à propos de l'approche du monde des Blancs et des Noirs : « Nous nous opposons, lui communie. Nous transformons, il participe. Nous nous forçons un univers artificiel, monstrueux, antinaturel. Il se relie sans cesse au génie de la terre. »

Ensuite ?

Ensuite sept ans de silence : étonnant pour un écrivain prolix. Le temps de la gestation du recueil majeur du poète, que certains ont

qualifié de visionnaire et de chef d'œuvre : *La Route du Sel* (1964, éd. Seghers). Car « Quelque chose en lui proteste. Le néant crie qu'il ne peut y avoir de néant... Sa chute, au lieu de l'entraîner dans le rien, l'invite à une vertigineuse descente dans les ténèbres de l'origine. »

Ce long poème sauvage, haletant, brutal, qu'il faut sans doute lire d'une traite comme on récite une incantation magique, ce poème *La Route du Sel* raconte une métamorphose : la destruction du monde et sa renaissance, autant que la transformation intérieure d'un homme, ou la création d'un poème. « Exploder pour renaître » écrit le poète. Lors de la parution de ce recueil en 1964, un critique poétique très populaire de l'époque (René Lacôte) écrit dans la revue *Lettres françaises* (alors dirigée par Aragon) : « Avec ce recueil, l'excellent poète que Roger Bodart a toujours été, devient un grand poète. (...) *La Route du Sel* est un des recueils les plus hallucinants qui se puissent lire dans la poésie de notre temps (...) un incontestable chef-d'œuvre. » Et en 1992, lors de la réédition du recueil, Pierre Mertens affirme (dans *Le Soir*, 16 décembre 1992) : « La dimension fondamentale de l'homme : son ouverture d'esprit (...) Roger Bodart était un passeur, un pêcheur de poètes ! (...) Dans *La Route du Sel*, tous les dons du poète, et toutes ses obsessions, conspirent à la réussite de ce recueil grave, mélancolique, sarcastique et cruel. » Le critique et poète Claude Michel Cluny ne s'est en effet pas trompé, en 1992, quand il a choisi de rééditer *La Route du Sel* dans la belle collection poétique internationale « Orphée » des Editions La Différence, où Bodart est un des huit Belges dans une collection, désormais mythique, qui compte presque deux cents cinquante titres, de toutes les époques et de tous les pays. Le ton est donné avec cet extrait :

Métamorphose. Fougère muée en roc.
 Nageoire flagellant le sable
 avant d'être aile. Insoupçonnable
 saut. Pierre enfant la flamme. Choc.

(...)

Vouloir être pacha pape bantou pirate
 battre au jeu de l'amour le grand Casanova
 avoir le flanc marqué d'une griffe de chatte
 marcher dans le désert parce qu'un pneu creva.

*

Brisons un instant la chronologie des publications de la poésie chez Bodart : les deux derniers textes sont parus en 1975 et 1977 (éd. De Rache), à l'initiative de la femme du poète, la romancière Marie-Thérèse Bodart. Il s'agit de *La Longue Marche* et du *Signe de Jonas*, deux textes en prose, des rêves denses et singuliers, écrits quelques mois ou semaines avant le décès du poète en 1973.

Revenons en arrière, avec le recueil *Le Tour* (1968, éd. Seghers), marqué par une simplicité puissamment nourricière : cette année 1968, celle de toutes les révolutions sociales et intellectuelles nécessaires en Europe et dans le monde, cette année-là, on dirait bien que Roger Bodart... voit déjà plus loin... quand il faudra - de nos jours, sans doute ? - cesser de s'opposer... pour à nouveau se relier. Aujourd'hui, en 2021, n'est-on pas à une époque où, sur toute la planète, il est urgent de recréer du lien sous toutes les formes : institutionnel, économique, social, familial, spirituel, environnemental ? Ainsi débute *Le Tour* :

« Entre sept et douze ans, j'ai vécu dans un ancien béguinage, au pied d'une église dont Baudelaire aimait le style baroque et la blancheur. » (Place du Béguinage, à Bruxelles) « J'habitais l'Orphelinat. (...) Mon père, homme bon et sévère, régnait sur un peuple de garçons dont la plupart n'étaient pas orphelins, mais avaient été abandonnés par leurs parents. (...) Deux orphelins étaient devenus mes amis. Deux frères. Armand et René. Armand était aveugle et musicien. Le cadet dessinait. (...) Bijou était la terreur de l'orphelinat. Cleptomane, il volait pour voler. Plus tard, j'appris que voler lui était un plaisir tel que son corps en était violemment ému. Le vol était viol. (...) Un jour, j'appris ce qu'était le Tour. (...) une muraille avait été percée pour livrer passage à une large vasque à côté de laquelle la corde d'une cloche pendait. Les filles qui ne savaient que faire de leur nouveau-né, le déposaient la nuit, dans cette vasque qu'elles faisaient tourner sur un pivot. La cloche sonnait. L'enfant perdu était un enfant trouvé. (...)

Il me semble que, soudain,
ce vent casse en moi des chaînes.
J'ose être simple. Je viens
vous apporter des mains pleines

de choses sans appareil,
 et celle qui m'aimera en raison de ma nature
 conservera dans ses bras
 une vérité qui dure.

Peut-être la poésie de Roger Bodart devait-elle attendre presque cinquante années pour voir sa réédition complète : en effet, son message convient parfaitement à notre époque. Sa poésie du « dialogue » entre les peuples et avec toutes les formes de vie - minérale, végétale, animale, humaine-, cette poésie est bien l'antidote à notre temps : celui où les dictatures et les discriminations n'ont pas disparu, un temps ravagé par l'avidité techno-consumériste, qui communique jusqu'à l'indigestion mais crée fort peu d'échanges féconds, qui éructe jusqu'à la folie sur les réseaux sociaux de manière mécanique (« j'adore », « je hais »)... Qu'écrivait-il, Bodart, à propos de la haine ? Ah oui : « J'ai laissé passé la haine / Saluant toujours très bas / Celui qui ne m'aimait pas / J'aime toute l'âme humaine... ».

Néanmoins, terminons sur un ton plus léger (le sourire et le rire sont des armes puissantes, Bodart le savait), avec son poème *Ce que j'ai...* :

Mormons ont femmes
 En abondance.
 Démons ont flammes
 Nègres ont danses.

Nord a Saga
 Sable a Judée
 Moscou Volga
 Penseur Idées.

Ciel Voie lactée
 Forêt futaie
 Moi vieil enfant
 Cœur triomphant.

ROGER BODART

Les Mains Tendues

PRÉFACE DE LÉON DAUDET
de l'Académie Goncourt



AUX ÉDITIONS DE
LA REVUE SINCÈRE
CH. DE HAECHT, 270.
BRUXELLES
1930